

O jeunes filles des champs, vous serez la portion la plus choyée de notre public. Nous avons besoin de vous le dire et les prochains numéros de la *Gazette* vous le prouveront ; vous verrez dès lors si notre âme et notre cœur sont à la hauteur du bien que nous vous souhaitons. Ah ! Dame ! il faudra en découdre avec la littérature des chiffons, qui envahit jusqu'au foyer rustique, pour féconder dans vos jeunes têtes les semences de frivolité jetées par l'école ; nous aurons peut être à lui disputer vos sympathies, mais entre les exigences de la toilette et les caquets de la modistie, et les conseils de vos vrais amis, votre choix ne sera pas longtemps douteux. Vous aimerez qui vous aime et vous éclaire.

A l'œuvre donc, tous ensemble et au plaisir de se revoir.

Histoire de la Quinzaine,

Depuis la dernière quinzaine, peu encore d'incidents marquants sont survenus dans les affaires européennes. L'incertitude, l'embarras, la crise semblent augmenter, à la vérité. Voilà ce qu'il y a de tristement remarquable. Et les symptômes deviennent tellement alarmants, tellement pesants qu'on se prend à désirer la dernière crise pour sortir enfin de cet état étouffant d'attente et de perplexité.

Nulle terre, en Europe, qui ne soit ainsi travaillée de ce cauchemar affreux, précurseur d'un cataclysme social trop certain. La Russie, au milieu de ses glaces, sent le feu révolutionnaire s'introduire et arriver de proche en proche jusqu'au trône du Czar. La Pologne, dont la cause est la plus juste et la plus oubliée toutefois par les pouvoirs redresseurs de torts, tels que Napoléon III et le gouvernement anglais, la Pologne, à genoux, chante toujours son indépendance en face des Cosaques armés et des gouverneurs menaçants de cette Russie implacable.

La Prusse ne sait à qui se fier, ainsi que l'Autriche, pour faire de toute l'Allemagne un ensemble puissant contre la tempête qui approche. Elle a ses liens de famille et d'hérésie avec l'Angleterre, qui ne lui laisse pas toujours sa liberté naturelle. Delà des inquiétudes et des angoisses qui influent à la fois sur le gouvernement et sur la nation. Encore plus d'embarras et de perplexités enveloppent toute l'Autriche. La révolte et la désaffection menacent le trône même. Et son duc Maximilien à l'air de croire que le salut pourrait venir de l'Angleterre et de son constitutionnalisme. Pauvre dupe ! L'Angleterre, qui, avec la France, ou sans la France, entend bien réunir à son profit le plus qu'elle pourra des épaves que la tempête jettera sur tous les rivages, l'Angleterre fait, en ce moment, marchander son appui et son alliance par toutes les puissances. Le prétendu royaume Italien lève les mains et ses cris vers elle, se défilant, on dirait, de Napoléon qui a tant fait pour lui néanmoins, et qui, à la fin, fera tout peut-être, poussé par la révolution et sa mauvaise étoile.

Les dernières nouvelles d'Italie ne laissent encore aucune issue à l'espoir d'un meilleur état de choses. Seulement, aux yeux des catholiques clairvoyants, la question se dessine de part et d'autre de telle manière qu'il faut que l'orage éclate assez tôt, ou que le ciel se rassérène tout-à-coup comme de lui-même.

Du côté de l'Eglise, son droit brille plus que jamais, et ceux qui veulent voir n'ont rien à désirer de plus clair, de plus persuasif. On savait déjà l'enseignement et la position décidée du chef de l'Eglise touchant le domaine temporel du Saint Siège. On savait également la position et l'enseignement des évêques du monde catholique. Ces deux autorités étaient plus que suffisantes pour éclairer et convaincre toute intelligence droite, tout cœur soumis ; mais voici que par surcroît de lumière et d'auto-

rité, l'usurpateur royal du Piémont a fait consulter les Universités catholiques de son prétendu royaume d'Italie. Qu'en est-il résulté ? Toutes, d'une manière ou d'une autre, ont répondu que la question était jugée et bien jugée par le Pape et les évêques, et qu'elles-mêmes, soumises à cette double autorité, n'avaient qu'à obéir à ce jugement de volonté pleine et dans toute la conviction de leur propre intelligence. Encore donc un échec pour le malheureux prince excommunié et victime actuellement de tous les mécomptes et de toute l'impuissance de sa triste situation.

Pressé à la fois par la réaction d'un peuple indignement trompé ; acculé de jour en jour par la révolution qui ne peut vouloir de lui puisqu'il veut se faire roi, et roi même d'un royaume imaginaire que la révolution réclame comme l'un des plus beaux bijoux de sa république sociale ; l'infortuné Victor Emmanuel n'est déjà plus, il nous semble, qu'un roi de théâtre pour devenir bientôt soit un général républicain, soit un plastron à l'habileté du stilet, ou de la grenade ou du pistolet.

On dit de nouveau que le Saint Père est très-malade. Heureusement la source d'où vient cette nouvelle indique assez souvent une spéculation de l'esprit révolutionnaire plutôt que la réalité des choses. Espérons qu'il n'en est rien, et prions toujours. On croit, dans le parti, qu'une fois Pie IX hors de ce monde, tout s'arrangera selon les plans de la révolution, comme si Dieu avait la vue assez courte, et le bras assez faible pour ne point se douter des idées libératrices de ces messieurs et pour plier bagage devant leur violence et leurs massacres. Ce qu'ils font aujourd'hui n'est qu'un châtement mérité par un peuple ingrat qui a voulu goûter au régime magnifique de la révolution. Dieu aura pitié de ce peuple, et alors on verra comme toujours si le bras de Dieu est raccourci et impuissant contre les usurpateurs et tous les fauteurs de la révolution.

En France, toujours double jeu de la part du gouvernement du fils aîné de l'Eglise. Les soldats français sont à Rome, Goyon est à son poste vigilant et menaçant, l'Empereur et la sécurité ne se laissent pas d'un moment, les évêques sont nommés et accueillis, un nouveau nonce a été accrédité ; voilà la face du premier jeu, le jeu ouvert, honnête et rassurant, on devrait croire. Cependant tout ce qu'il y a de catholiques éclairés et vraiment sincères, en France et ailleurs, craignent avec raison ; car il y a sous table un autre jeu, le jeu des réserves, des restrictions, des vigilances outrées relativement aux évêques, au clergé en général, aux ordres religieux, jusqu'aux sociétés de charité à la façon toute simple et toute sainte de St. Vincent de Paul. Il y a le jeu de la presse bonne et mauvaise mise sur le pied d'égalité pour faire preuve de non intervention entre l'erreur et la vérité, entre le bien et le mal. Quelle prudence !... Qu'est-ce donc ? l'épée de Damoclès est-elle donc appendue à tous les plafonds, et la sentence du puissant roi d'Assyrie est-elle écrite sur toutes les murailles ? Dieu sauve la France encore une fois ! et qu'il daigne accorder enfin à ses régisseurs actuels une part de cette lumière universelle qui inonde le monde catholique sur les événements du jour !

A côté de cette glorification universelle des droits du Saint Siège, il y a également la glorification des droits des souverains spoliés. L'Angleterre, elle aussi, dans ce qu'elle a de plus noble et de plus délicat en sentiment, vient de rendre hommage à l'héroïne de Gaète, l'épouse d'un héros, le roi de Naples. Les dames anglaises du plus haut rang viennent d'offrir une riche couronne à la reine de Naples. Avec un sentiment encore si général et si unanime touchant le vrai mérite et la vraie vertu, il ne faut pas désespérer du monde.

D'un autre côté, pour faire pendant au même sentiment, les ambassadeurs du roi de Siam, n'ont pas voulu laisser l'Europe sans aller payer un tribut de respect et d'admiration à Pie IX ; ce héros hors taille que les catholiques vénèrent comme leur frère et pontife suprême ; et que l'univers policé admire comme l'arbitre